

1983 Georges Borgeaud *L'œuvre de Sergio de Castro*

Revue *Lyra*, numéro N°250/251 consacré à la Culture suisse, Buenos Aires, Argentine

La renommée de Sergio de Castro, autant dans l'esprit des critiques que de ses défenseurs, tient au fait que son oeuvre est entièrement bâtie sur des exigences tout à la fois complexes et voulues. Sur une préoccupation constante de sa signification et de son intensité, de sa profondeur qui est le but du moins qui ne cherche pas à plaire au monde mais à trouver sa voie qui n'est pas toujours celle de la délectation mais celle de la spiritualité propre aux contemplatifs, sans fatalement qu'elle passe par l'austérité. Plutôt par la rigueur, le dépouillement, qui sont l'expérience de ceux qui veulent dominer des dons qui, sans l'intelligence auraient tendance à déborder. Castro a de plus pratiqué la discipline musicale qui refuse plus que d'autres arts l'imprécis. Cézanne se faisait de son art une haute idée, plus réfléchie que passionnelle, plus abstraite que descriptive. Castro est de cette espèce. Son oeuvre s'est établie dans un ordre; il serait difficile d'y rencontrer beaucoup de ruptures ou d'accidents.

Non pas qu'elle soit un astre solitaire ou impertinent dans l'espace esthétique du XXème siècle. Elle n'a pas refusé certains acquis demeurés dans le sang des origines, l'Espagne particulièrement à qui il doit, sans doute, un certain sens hautain, aristocratique des valeurs et des sujets à peindre, auquel il ajoute, à cet ibérisme hérité, les grands et essentiels voyages, les richesses d'une vie que les circonstances ont obligé à se passer dans beaucoup d'ailleurs qui sont devenus de l'universel, l'assimilation sans ruptures de civilisations plus diverses que contradictoires et qui sans détruire l'humus original a singulièrement amplifié l'espace justement de Castro. Il faut dire aussi que partout où il est passé, le peintre a su ne retenir que l'essentiel, à la fois du paysage et de sa culture. Enfin, avoir au début de sa recherche Torres-Garcia comme conseiller ou éveillé, c'est avoir été protégé d'errements qu'un excès d'isolement, parfois, contribue à multiplier. Castro a la passion du meilleur en tout. Il en serait parfois intolérant. Cette admirable errance dans les divers pays où les circonstances et la curiosité frénétique l'ont amené, l'a arrimé à Paris, lieu des rencontres, du meilleur et du pire, sans le déposséder ni de ses richesses, ni des expériences rencontrées en chemin.

Sergio de Castro est né en 1922 à Buenos-Aires. Aussitôt il fut emmené en Suisse par un père diplomate, OÙ il restera jusqu'à dix ans, c'est à dire à cet âge où la cire de l'âme enfantine est réceptive, fragile, délicate sur laquelle s'impriment les premières sensations, les premiers refus, les valeurs souterraines dont, plus tard, il aura sinon la clef, tout au moins la prescience et, parfois, presque la certitude. C'est le combat de la vie. Dans la petite enfance, les yeux retiennent ce qu'ils voient sans le juger. L'étonnement puis l'émerveillement les retiennent au plus secret de la sensibilité. C'est le ferment poétique qui deviendra la réserve du peintre, le point de départ où il ~lisera sans fin la substance de son travail. Non seulement le regard sur toute chose, sur le brin d'herbe et l'infini, mais aussi la remémoration des voix, des paroles, des cris, des chants, de premières lectures aussi auxquelles ne cesseront de s'ajouter tout ce que chaque jour nous vient du fait inouï de vivre. C'est cet artiste intégral et ample que j'aime chez Castro.

On voit bien que le jeune Sergio a rencontré très tôt la ferveur et une certaine obstination à devenir Castro. Il a plongé une plume d'acier dans l'alchimie et le pouvoir des mots. La présence de la poésie écrite est constante dans son oeuvre, mais tenue secrète. La musique l'a retenu à ses débuts le plus profondément, au point peut-être que le peintre ait disparu sous le compositeur. Mais sa création musicale s'est arrêtée dès son arrivée à Paris en 1949. Le peintre a pris priorité, sans pour autant avoir humilié le compositeur. De toute façon la musique est devenue visible sur la toile ou dans le vitrail mais dans une élaboration OÙ aucune confusion entre sons et peinture n'est venue annuler les uns par l'autre. Rien n'est moins équivoque que l'art « castrien ».

Peut-être qu'un peu de la musique des espaces infinies traverse les admirables vitraux dont Castro s'est offert l'expérience ardue, devenant très vite un maître dans une discipline ignorée de beaucoup et que mille expériences approximatives ont failli faire dégénérer. Ce n'est pas la place ici de rentrer dans la polémique; le peintre s'est expliqué à ce sujet. Pour tous ceux qui ont vu les vitraux de « La Création du Monde », d'après les Hymnes ambrosiens, à Caen; de « La Rédemption », à Hambourg; enfin, récemment posés, ceux des Prophètes, à Romont en Suisse - il n'y a pas de doute qu'un événement majeur s'est produit dans la traditionnelle conception du vitrail religieux. Non que Castro soit le seul qui ait donné un nouvel élan à un art qui s'affadissait, il est plus simplement venu le relever d'une routine, d'un manque d'imagination après les derniers feux baroques, par exemple, d'un Alexandre Cingria.

C'est que Castro n'a pas craint de boire aux multiples sources de l'Ancien et du Nouveau Testament, de se référer aux symboles liturgiques, aux mystères théologiques, enfin aux sources du sacré plus qu'à celles de l'imagerie. Il a pour ainsi dire délivré le vitrail de sa légende de lanterne-magique ou d'écran à la lumière. Bien au contraire, il en a fait l'expression du feu et de la lumière transcendante. Sans doute a-t-il redonné au verre un rôle mystique et une transfiguration. Pour un espagnol le sacré est irréfutable, fut-il comme chez Picasso et d'autres profané. Il l'est d'autant plus incontestable que lorsqu'il est l'apanage d'une lignée, d'une histoire mouvementée. En un mot, le fait que Castro soit aujourd'hui l'un des maîtres du retour franc du verre dans sa signification la plus profondément Baï&te, guérira cet art de ce qu'il a encore trop souvent de décoratif. Les vitraux des Prophètes de Romont flamboient de la gloire de Dieu.

Paris a permis à Castro d'amorcer la synthèse d'une vie. Sa maturité est celle des peintres fidèles à leur voie, à leur chemin et même pour les plus innocents à leur sentier. L'oeuvre qui nous occupe ici est large sans méandres, sans hésitations, mais non point sans détours. Par le Rio de la Plata, la forêt et les prés alpins, les miroirs de l'eau, la latinité, pour finir dont elle avait eu un avant-goût au bord du Léman. Comme Stendhal, elle est allée se confronter à la lumière italienne, puis grecque. C'est la meilleure façon de mater l'angoisse intérieure et de retrouver au soleil la transcendance et le sens du bonheur tragique. Castro brûle d'un feu d'apparence froide parce que son brasier ne se perd ni en éclatements, ni en voulant chercher à y consumer sa propre nature, comme le grand Van Gogh. Regardons ses paysages ramenés de Grèce qui sont bleus, noirs, violets, nocturnes comme l'Odyssée et plus lumineux que le jour. C'est la mer allée avec le soleil, comme écrit Rimbaud.

Ceci encore et qui n'est pas sans importance, Castro ne pratique guère le motif. Il n'emporte pas dans les champs sa palette et son parasol. Son esprit retient ce qu'il a vu ou ressenti que lorsqu'il en est privé, lorsqu'il a mis entre lui le silence et l'ombre de l'atelier. Alors, toutes choses sont réinventées, détournées de leur réalisme brutal car c'est de l'autre côté des apparences que se tient la réalité seconde, la seule dont personne n'arrivera jamais à percer le secret, sans quoi nous cesserions de peindre ou d'écrire.

C'est la grande aventure du XXème siècle qui ne s'avoue pas comme telle. C'est la grande aventure du passé qui était plus humble devant le mystère. Mais la peinture est comme l'eau qui s'insinue dans le sol et trouve sa pureté à travers des rocs, des limons et des épaisseurs. Certains trouvent leur transparence plus vite que d'autres mais les filtres ne peuvent pas accomplir leur fonction s'ils ne passent par l'intelligence, bien sûr, un peu de coeur pour ne pas dire d'âme.

Rien n'est plus satisfaisant pour l'esprit qu'une oeuvre qui s'est faite sans reniements, en prenant sa dimension, son volume, sa hauteur comme un arbre qui se nourrit d'espace et de terreau, de visible et d'invisible.